

De l'arc-en-ciel à la tour brisée ou la dérive de la pensée unique

*Plus elle est variée et plus elle se met à l'épreuve,
plus l'espèce humaine est forte. Toute tentative de lui
donner un seul sang, une seule nourriture, une seule
médecine va dans la mauvaise direction.*

Erri de Luca

Le récit du déluge s'inscrit dans la perspective des grands mythes cataclysmiques. C'est l'histoire d'un déluge qui a entièrement submergé la terre. Seule une gigantesque arche flottante, faite de bois et de bitume, permet à la vie de ne pas être totalement anéantie. Les plans en ont été donnés par Dieu à un aventurier de la foi : Noé.

Une multitude de récits relatent des événements semblables, provenant des époques anciennes et des diverses régions de notre globe. Ces mythes d'avertissement sont des invitations à repenser l'histoire et la destinée de l'humanité. Ils sont donc à forte connotation symbolique.

*à la fin de tout le commencement
rien : ouverture ou profane
bonne lecture.*

Les douleurs de l'enfantement d'un nouveau monde

L'un des récits les plus anciens à relater cet événement est d'origine assyro-babylonienne : l'épopée de Gilgamesh du XIII^e siècle avant J.-C. (XI^e tablette) mentionne un certain Atrahasis – ou Uta-Napishtim selon les versions –, figure semblable à celle de Noé sur plus d'un point. Tous deux construisent, sur l'ordre de Dieu ou des dieux, une arche flottante pour embarquer une légion de couples spécimens de tous les êtres vivants et ainsi leur assurer la survie dans un monde nouveau.

Dans le récit biblique, après quarante jours, «les sources de l'abîme et les fenêtres du ciel se ferment». Quarante est un nombre symbolique fréquent dans la Bible. Il évoque le temps de l'épreuve, de la patience, de l'expérience mystique, du combat spirituel, de la méditation, du retour sur soi qui précède un changement profond. C'est donc un temps du repentir et de la renaissance, du passage et de la transformation vers une humanité nouvelle.

Peu à peu, les eaux se retirent et l'arche se pose au sommet d'une montagne. Des oiseaux – dont une colombe – sont lâchés successivement en explorateurs. Après quelques vols de reconnaissance, la colombe tient en son bec un rameau d'olivier. Si un arbre s'est dressé hors de l'eau, c'est donc que la vie est plus forte que tout. La colombe est ainsi devenue le symbole de l'espérance et de la paix retrouvées. Dès lors, le ciel redevient limpide, la vie reprend le dessus, réalisant la promesse

De l'arc-en-ciel à la tour brisée
ou la dérive de la pensée unique

en continuité avec ce qui est déjà -

divine que, même dans le champ dévasté du monde, le renouveau est encore possible.

Comme tous les contes d'avertissement, ce récit n'est pas donné pour raviver la peur, mais pour faire naître l'espérance en un au-delà de tout. De fait, le déluge ne marque pas la fin du monde, mais la fin d'un monde. Et la nuance est de taille. Car, au-delà de la catastrophe, émerge la perspective de la naissance d'un monde nouveau qui vient non pas des forces d'en bas mais d'une volonté supérieure plus forte que tout.

De même, lorsque Jésus évoque la perspective à venir de bouleversements sociaux et climatiques d'une actualité hélas de plus en plus brûlante, il en parle non pas en termes d'anéantissement, mais d'une finalité où la vie émerge bien plus que la mort : « Ce sont les douleurs de l'enfantement », dit-il (Matthieu 24, 8). Mais, soulignons-le, cet enfantement est du fait de la Transcendance et non de l'effort ou du mérite de l'homme.

Le symbole de l'alliance

C'est alors que, sur ce monde nouvellement éclos, la voix divine exprime le rêve d'un avenir en des termes ardents : « Soyez féconds, multipliez-vous, grouillez à la surface de la terre ! » (Genèse 9, 7) Rêve d'un monde en expansion, emporté par une valse enchantée qui explose de vitalité, repoussant les limites qui restreignent. D'une humanité avide d'échanges témoignant d'une diversité féconde. Rêve d'une humanité en floraison qui s'élançe avec enthousiasme dans l'aventure de ce monde

nouveau. Rappelons que l'étymologie du terme enthousiasme évoque une poussée divine qui prend sa source dans nos entrailles, provoquant une allégresse qui nous déplace afin de nous faire découvrir l'infinie diversité de la vie. C'est ainsi que j'entends cette invitation pressante à « grouiller à la surface de la terre ».

Puis, Dieu s'engage à signer un futur possible avec tous les êtres présents et à venir. C'est pourquoi le récit évoque une alliance universelle avec tous ce qu'il y a de vivant, incluant même le monde animal, qu'il soit terrestre, sous-marin ou céleste. Cette alliance, présentée comme unilatérale, universelle et éternelle, s'exprime sous la forme symbolique d'une signature visible dans les airs : l'arc-en-ciel. Encore faut-il lever la tête pour l'apercevoir. « Tu ne trouveras jamais d'arc-en-ciel si tu regardes toujours en bas », dit Charlie Chaplin.

Dans le Japon ancien, l'arc-en-ciel est le signe d'une union sacrée entre le ciel et la terre. On parle de pont flottant dans le ciel. Les Chinois le désignent par la fente céleste qui s'ouvre sur l'au-delà. De manière symbolique, c'est un arc bandé dans les nues, comme pour signifier que Dieu intervient pour propulser une humanité nouvelle. Dès lors, la vie peut jaillir de cet arc tendu à l'image d'un ventre de femme sur le point d'enfanter – selon la belle image de Jésus.

De manière plus pragmatique, l'arc-en-ciel est un phénomène de dispersion de la lumière sur un écran d'eau. C'est donc la lumière qui nous parvient dans la diversité des couleurs. Elle est une... et nous sommes pluriels. C'est pourquoi ce signe est le symbole de

l'alliance divine qui s'inscrit dans le respect de la différence, de la nuance et de la diversité humaine. Car l'unité n'est pas à confondre avec l'uniformité! Face à l'arrogance de certains milieux religieux – ou politiques – qui prônent la pensée unique, il faut encore le réaffirmer avec force.

Le rêve – ou le drame – de la pensée unique

Une page se tourne dans le texte biblique. S'ouvre alors un nouveau paragraphe de l'histoire humaine qui aboutit une nouvelle fois à un drame. Hélas... Une remarque claque au détour du récit, comme une porte qui se ferme, brisant au passage le rêve de Dieu: «Toute la terre parlait la même langue, avec les mêmes mots» (Genèse 11, 1).

Cela peut laisser rêveur: la langue unique, la pensée unique, la vision unique, la culture unique... Mais cela laisse aussi perplexe: serait-ce le paradis ou l'enfer? Nous voilà bien loin de l'arc-en-ciel! Imaginez un instant un lieu où le JE n'existe plus. Où seul le NOUS fait sens. Où seul le conformisme fait loi, au détriment de la différence. Fin de tout particularisme. Tôt ou tard s'ouvre la porte de l'intolérance.

C'est un puissant avertissement à l'adresse de la religion. Elle s'appauvrit lorsque les paradoxes et les contradictions s'amenuisent, car seuls ils permettent d'embrasser la plénitude infinie et diversifiée de la vie. Une religion qui n'accepte pas la différence, l'ambiguïté et la contradiction ne saisit qu'un côté fragmentaire des

choses. Par conséquent, elle est incapable de faire place à l'insaisissable et l'indicible. Elle se ferme à la Transcendance.

Il est vrai que c'est plus facile et rassurant de constater que mon entourage pense comme moi. Et plus on pense comme moi, plus j'imagine être détenteur de la vérité absolue, moins je me pose de questions. Et moins je me pose de questions, moins je suis en chemin dans la quête d'une vérité transcendante. Et moins ma vie n'a d'horizon et de sens. Me voilà piégé dans la chape de l'inertie et de la médiocrité.

Mais qu'en est-il de la liberté de l'individu indifférencié et coulé dans ce moule de conformité ? Que serait un orchestre si les musiciens jouaient des mêmes instruments en suivant les mêmes notes à l'unisson ? Il n'y aurait plus d'harmonie, plus d'accords, plus de diversité. Pauvreté du conformisme. Et que serait un paysage tout en monochromie ? Fin du relief, de la perspective, de la nuance, de la variété, de l'émotion, de la vibration, du désir. Devant nous se déroulerait un horizon unique d'une triste monotonie, sans surprise, sans inattendu, sans originalité, sans nouveauté, sans découverte, sans source d'émerveillement. Rien que du banal, du prévisible, du déjà vu, déjà pensé, déjà vécu. Et quelle pauvreté de langage où chaque chose s'exprime par un mot unique. Seul le poète est encore capable d'inventer de nouveaux mots.

Bref, une humanité qui fait furieusement penser au totalitarisme des peuples qui n'ont qu'une seule idéologie, qu'un seul projet, qu'un seul chef pour penser et

imposer. La tyrannie est alors à la porte et elle frappe très fort.

Le philosophe Alain a bien raison d'affirmer que «rien n'est plus dangereux qu'une idée, quand on n'a qu'une idée»!

Une tour d'arrogance lancée vers le ciel

Le récit envisage même que cette tentation du langage unique n'est qu'une première étape dans la dérive de cette société formatée: «Ce n'est que le début de leurs œuvres», se lamente Dieu.

D'où le désir de l'humanité de se regrouper en un lieu restreint. Dramatique volonté de concentration, quitte à surpeupler un espace. On le sait bien, le surpeuplement est aussi à l'origine de la violence. Il est bien loin le rêve de Dieu de voir l'humanité se répandre à la surface de la terre!

Puis vient le projet insensé de bâtir une tour qui perce le ciel. Ainsi, ces hommes se focalisent sur une tâche unique, comme une colonie de fourmis ou d'abeilles irresponsables et soumises.

De plus, cette folle construction est suscitée par la peur. Peur que le Ciel n'envoie un nouveau déluge. Il y a donc, à l'origine de cet édifice, un désir de bâtir son propre salut. Le récit est clair: c'est une tour d'orgueil. «Bâtissons-nous un nom!» disent-ils. L'importance du nom est essentielle pour les anciens. Il donne sens à la vie de la personne. D'ailleurs, les expressions «se faire un nom» ou «quelqu'un de renommée» révèlent bien

le lien entre le nom et la reconnaissance recherchée. Le nom peut donner du pouvoir. C'est justement dans cette quête de puissance que s'élève cette fameuse tour de Babel tendue désespérément vers le Ciel.

Bab-el: «la porte de Dieu». Cette expression révèle l'arrogance d'un tel projet. Cette tour fait figure d'un édifice de guerre qui s'élève à l'assaut du Ciel où réside Dieu. Fierté de l'homme fou qui se prend pour Dieu à la place de Dieu. Le résultat est un gigantesque cafouillage, d'où le rapprochement phonétique de *Babel* avec *Balel* qui désigne la confusion, le cafouillage, la cacophonie.

Heureusement, Dieu détourne ce projet insensé de son impasse. Il intervient dans cette fourmilière arrogante pour défusionner cette société qui confond l'unité avec l'uniformité. Il provoque la diversité du langage. Dès lors peuvent s'ouvrir les horizons multiples. C'est pourquoi la multiplicité des langues n'est pas à envisager comme une malédiction, mais comme une chance inespérée: c'est l'effet inattendu de la divine cacophonie! C'est ainsi que, finalement, l'homme se disperse à la surface de la terre, accomplissant malgré lui le rêve de Dieu.

Quand l'homme comprendra-t-il qu'il est vain, inutile et dangereux de chercher à gravir les échelons vers le Ciel dans la seule volonté d'assurer sa survie ou sa réputation? Quand comprendra-t-il qu'il est impossible d'atteindre ce Ciel par ses propres forces? Quand comprendra-t-il qu'il est vain de se retrancher dans une démarche de défense, au lieu de se lancer dans

De l'arc-en-ciel à la tour brisée
ou la dérive de la pensée unique

l'aventure du monde avec passion et confiance en une force supérieure qui vient d'un au-delà de soi? Quand comprendra-t-il que l'unité n'est pas à confondre avec l'uniformité?

Quel plaidoyer pour la liberté, la singularité et le respect de la différence!

* * *

Source du récit: *La Bible*, Genèse 7-11.